



HAL
open science

L'endophasie, l'épi- & le méta-linguistique

Dominique Ducard

► **To cite this version:**

Dominique Ducard. L'endophasie, l'épi- & le méta-linguistique. Qu'est-ce que (se) représenter la parole? Hommage à Gabriel Bergounioux, Laboratoire Ligérien de Linguistique, Jan 2023, Orléans, France. hal-04246485

HAL Id: hal-04246485

<https://hal.u-pec.fr/hal-04246485>

Submitted on 17 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

L'endophasie, l'épi- & le méta-linguistique

Dominique Ducard
Université Paris-Est Créteil, Céditec

« Nous n'écoutons pas pour entendre la parole d'autrui mais uniquement pour entendre la parole intérieure qui est comme l'écho et qui, pour nous, est le véritable corps de pensée. »
(Cardaillac, sujet verbo-auditif)¹

Je me propose de reprendre et de poursuivre la discussion engagée par Gabriel Bergounioux autour de la linguistique de l'énonciation d'Antoine Culioli, en repartant de son intervention lors du colloque de Cerisy de 2005 (Ducard et Normand 2006). Culioli se voit en effet reconnaître comme l'un des rares linguistes ayant pris en compte l'endophasie – terme que celui-ci, à ma connaissance, n'emploie pas – dans l'étude du langage. Le questionnement auquel il soumet les déclarations de Culioli et les notions issues de sa théorisation de l'activité de langage conduit à un accord, qui court le risque de n'être, conclut-il, qu'« une figure du malentendu ». Je vais donc, par citations interposées, faire un retour à certains concepts de la linguistique de l'énonciation selon Culioli pour les replacer en vis-à-vis de la réflexion de Bergounioux sur l'endophasie et j'esquisserai ensuite des perspectives d'étude.

Énonciation, représentation et signification

Je commencerai par rappeler brièvement les principes du modèle théorique. La Théorie des Opérations Prédicatives et Énonciatives (TOPE) se donne pour objet d'étude *l'activité cognitivo-affective de langage à travers la diversité des langues, des textes et des situations*, selon la formule consacrée. Le *à travers* signale qu'il s'agit d'en passer par les formes de langue dans les textes et de chercher à rendre compte des opérations et des représentations sous-jacentes à l'activité signifiante. L'énonciation elle-même est définie comme une *activité de production et de reconnaissance interprétative de formes interprétables (textes)*. Cette conception de l'énonciation se trouve des antécédents dans la philosophie du langage, notamment chez les Stoïciens, avec le *lekton* grec (du verbe *legein* : dire, énoncer, signifier)², et, chez Sénèque, le *dictum* et l'*enuntiatio*, aussi chez les

¹ Cité dans le compte-rendu de l'ouvrage de G. de Saint-Paul, *Le langage intérieur et les paraphrasies. La fonction endophasique* (Paris, F. Alcan, 1904), par le Dr. J. Rogue de Fursac dans la *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, 1904, Vol. 54, 414-422. G. de Saint-Paul, théoricien de la fonction endophasique et de l'auto-conscience psychique (fonction-miroir), a conduit une enquête par questionnaire sur le langage intérieur. L'auteur de la réponse citée est Cardaillac, sujet verbo-auditif selon la typologie établie par Saint-Paul (les grands types verbo-auditif, verbo-moteur et verbo-visuel sont combinés en sous-catégories ou catégories mixtes).

² *Lekton* est le plus souvent traduit par « exprimable ». Fédérique Delfonse, dans une étude de la terminologie stoïcienne, conteste la part accordée à la valeur modale du terme (ce qu'il est possible de dire) : « Si, pour les Stoïciens, un dit est ce qui subsiste d'après une représentation logique, si une représentation logique est celle d'après laquelle le contenu de la représentation peut être présenté dans un énoncé (...), l'accent n'est pas mis sur

philosophes médiévaux, avec le *complexe significabile* (signifiable complexement ou par complexe)³ ou encore le *complexe enuntiatibile* (énonçable complexement ou par complexe), que nous pouvons rapprocher du « système de représentation complexe fondé sur des propriétés physico-culturelles » (Culioli, 1985 : 20), qui fonde épistémologiquement la théorie, à un premier niveau, celui des représentations notionnelles, et de son corrélat linguistique, à un second niveau, celui des formes textuelles signifiantes, le troisième niveau, dans le modèle, étant celui du système de représentation métalinguistique.

Le linguiste essaie ainsi, par la construction d'observables et le raisonnement, de simuler et de comprendre les relations entre les deux premiers niveaux, par l'analyse des agencements de marqueurs que sont les énoncés, le terme marqueur renvoyant à l'indication perceptible d'opérations mentales, qui font passer du niveau I, dont nous n'avons que la trace, au niveau II. Nous avons ainsi un modèle théorique à trois niveaux ou degrés de représentation (1) notionnel, niveau attenant aux représentations et aux opérations mentales, (2) linguistique, celui des représentants que sont les formes textuelles, (3) métalinguistique, celui de la modélisation et de la formalisation. « La théorie des trois niveaux de représentation permet de construire des procédures explicites de simulation des opérations cognitives à l'œuvre dans l'activité de langage. » (Culioli 1985 : 44)⁴

Les trois ordres de représentation ne sont pas homogènes, nous avertit Culioli⁵, ce qui nous renvoie à la question que pose Bergounioux : « Psychologie et/ou sémantique : comment parler ? » (Bergounioux 2006 : 107). Contre le reproche de mentalisme qui a pu être adressé à la théorie, il convient de souligner que le domaine du linguiste, ouvert à d'autres savoirs connexes sur le langage, est délimité.

« Il est évident que la psychologie cognitive, la psychanalyse, l'anthropologie, l'étude des techniques, etc. sont parties prenantes dans toutes discussions sur l'ontogénèse des représentations et le développement des systèmes transindividuels de

la *possibilité* de présenter (par opposition à la possibilité de ne pas présenter) τὸ φαντασθὲν dans un énoncé (...), mais sur le fait que doté d'une représentation logique nous sommes en mesure de présenter le contenu de la représentation dans un énoncé. Nous sommes alors pourvus de ce qui est nécessaire : la représentation logique ne nous permet pas de dire ce qu'il est *possible* de dire, mais le λεκτόν est l'objet interne du dire qui, grâce à la représentation logique, énonce d'une situation ce qu'il y a à en dire. » (Ildelfonse 2019 : 73)

³ Culioli trouva la référence à la thèse d'Hubert Elie, *Le signifiable par complexe. La proposition et son objet. Grégoire de Rimini, Meinong, Russell* (Paris: Vrin 2002) en consultant le dictionnaire philosophique de Lalande à l'article *lexis*. Grégoire de Rimini est un maître augustinien du XIVe siècle latin. Il est présenté comme un nominaliste, opposé à Ockham en ce qu'il attribue une réalité à l'objet de la connaissance qu'est le signifié de la proposition, un signifiable par complexe (*complexe significabile*), distinct de l'état de fait. Selon G. de Rimini les objets rencontrés par l'intelligence ont des contenus complexes qui s'énoncent dans une formulation propositionnelle, ce qui en permet l'analyse en évitant d'en faire des « concepts » se référant à des « choses ». On pourra se reporter à Pascale Bermon, *L'assentiment et son objet chez Grégoire de Rimini*, Paris, Vrin, 2007.

⁴ Ajoutons cette citation extraite d'un entretien : « Alors donc, la notion de marqueur va être utilisée comme point de départ pour cette simulation, qui fait que grâce à une activité métalinguistique, c'est-à-dire de construction d'un langage explicite et autant que possible maîtrisé qui soit dans une certaine condition d'extériorité par rapport à nous, nous allons simuler ce qui se passe au niveau de ces opérations mentales. Et donc nous allons construire un analogue de ces agencements organisés de marqueurs que l'on appelle des énoncés. » (Culioli 2002 : 184)

⁵ « (...) quand j'emploie le mot représentation, avertit Culioli, il est clair que je pose, d'emblée, que les trois ordres de représentation ne sont pas homogènes. » (Culioli 1980 : 39-40) Sur la question de la notion de représentation dans les théories linguistiques on pourra se reporter à Ducard (2018).

représentation et d'interprétation (tabous ; mythes ; contes ; emblématique, etc.) »
(*Ibid.* : 40)

Le niveau 1 de la représentation, dit notionnel ou langagier, se présente comme une zone frontière :

« (...) il y a aussi un niveau antérieur et qui est hors du domaine de la linguistique et qui est tout le domaine de l'activité cognitive au sens large, i.e. construction de nos perceptions, de nos goûts, nos dégoûts, nos représentations collectives, des objets avec des propriétés culturellement, physiquement, subjectivement déterminées. (Culioli 1985 : 16)

Avec la précision suivante :

« Ces représentations [mentales] échappent aux mots, mais elles y sont prises au piège, et les lexèmes organisent des domaines notionnels, véritables systèmes de représentations complexes, à la fois stables et labiles. » (Culioli 1980 : 39).

Le linguiste a ainsi un rôle essentiel à jouer

« en dégagant, à partir de l'observation des phénomènes linguistiques, les propriétés constitutives des notions, les opérations grâce auxquelles on construit un domaine notionnel, les opérations que l'on peut effectuer sur un domaine, les opérations par lesquelles on constitue une relation primitive (par exemple, en schématisant, partie-tout ; intérieur-extérieur ; contenant-contenu ; antérieur-ultérieur, etc. (...). » (*Ibid.* : 40)

Ce qui fait dire à Culioli que le linguiste qui s'intéresse à la cognition doit être « à la fois "linguiste-linguiste" et "linguiste-pas seulement" » (Culioli 1993 : 212)⁶

Ces rappels et ces citations, qui ne sont pas celles convoquées par GB, ne conduisent pas à une récusation de la sémantique mais à son dépassement. D'une part parce qu'elle est inséparable – dans l'optique d'une division de la linguistique en sous-domaines – de l'étude morphosyntaxique, prosodique, pragmatique, et même rhétorique et stylistique des énoncés, d'autre part, comme le signale Bergounioux en posant la question de « l'ancrage du sens », parce que le sens est renvoyé à la représentation. Les marqueurs sont des *capteurs* et des *déclencheurs* de représentations. À la question « Comment parler ? » viennent se joindre les questions « Que veux-je dire ? », « Que puis-je dire ? » et « Comment (le) dire ? ».

L'autre en soi : jeux d'écho et de miroir

Bergounioux a pointé la remarque de Culioli sur l'illusion de la transparence du langage, par la conscience que nous en avons et la distance que nous pouvons prendre avec ce

⁶ « Je pense qu'un linguiste cognitif n'est pas seulement "un linguiste seulement", il ne peut pas être seulement "un linguiste seulement". Un linguiste cognitif ne peut pas être seulement "un linguiste seulement", mais "un linguiste pas seulement". Si linguistique et sciences cognitives sont liées, cela veut dire qu'un "linguiste cognitif" se doit d'être spécialement attentif aux questions épistémologiques, puisqu'il lui faut être à la fois "linguiste-linguiste" et le "linguiste pas seulement". C'est le prix à payer pour un programme qui en vaut la peine. » (Culioli 1993 : 212)

que nous disons, et sans lesquelles d'ailleurs nous ne pourrions pas avoir cette illusion ; cette remarque fait suite à l'affirmation : « Parce que tout est là : nous, en tant que locuteurs, quand nous parlons, nous nous entendons à demi-mot » (Culioli 2002 : 115, cité par Bergounioux 2004 : 105). Le locuteur est toujours locuteur-auditeur et parler c'est parler-écouter, toute énonciation est accompagnée d'une parole intérieure, le « discours parallèle » selon Bergounioux. Le locuteur physique qui est en même temps auditeur s'entend parler tout autant qu'il entend un autre lui parler et « nous avons du texte non produit qui vient interférer » (Culioli 2002 : 63n, cité par Bergounioux 2006 : 104-105). De son côté Bergounioux met en balance chez l'auditeur – dans la fonction de conversion d'un signal acoustique en unités de langue – le perçu extérieur et le conçu intérieur.

« S'il existe une audition endophasique qui, pour l'entendre et le comprendre, reproduit le discours saisi en réalisant mentalement sa contrepartie superposée à ce qui est acquis simultanément, il en est une autre, majoritaire et quelque fois dominante, où fait défaut la pro-vocation d'un allocutaire. Répétition quand elle se contente de doubler le message venu de l'allocutaire, l'endophasie est sécrétion quand se confondent dans le flot celui qui écoute et celui qui parle, qui se parle, qui s'entend. Des deux types de discours qui se partagent l'activité langagière, l'un à décalquer, extérieur, tangible et interpersonnel, l'autre intrasubjectif et tenu à couvert, contenant en lui-même son principe, il résulte une co-occurrence et des interférences. » (Bergounioux 2004 : 93)

La situation d'interlocution est une situation comprenant ainsi au moins deux interlocuteurs-auditeurs, chacun étant doté d'une double entente/écoute (je m'entends parler parlant à l'autre que j'écoute me parlant), où surviennent par ailleurs les pensées impromptues qui traversent les esprits. Au jeu d'échos entre des êtres physiques se surimpose un jeu de résonances imaginaires. Les images en miroir d'un sujet pour un autre, identifié dans l'échange énonciatif comme un *alter ego* ou mis à distance, parfois écarté, nié ou ignoré, déterminent la relation spéculaire de l'intersubjectivité. Se superposent alors deux lignes du discours, celle tracée par le fait de (s')écouter parler et celle esquissée par le fait de (s')entendre dire. Dans cet entrelacement naît du « texte déformé » ou « modifié », comme le relève Bergounioux dans les propos de Culioli :

« ce texte qui n'est pas forcément prononcé, mais qui d'une manière quasiment hallucinatoire vous semble avoir été prononcé ou devoir être prononcé par autrui (...) et c'est cette espèce de texte hallucinatoire qu'il y a pratiquement toujours ; de même que lorsque vous parlez, vous vous faites une idée de la réaction qu'a autrui à ce que vous lui dites. » (Culioli et Normand 2002 : 64, cité par Bergounioux 2006 : 103)

Ainsi les « représentations imaginaires » ne se limitent pas à l'enchâssement des images de soi et de l'autre, elles créent du texte dans le contexte de l'échange, allant aussi chercher dans du « discours intertextuel » (Culioli 2002 : 42). La mémoire, mémoire de la langue, des textes et des situations (Culioli utilise l'expression de *traits situationnels*), est placée au cœur du discours par Bergounioux : « (...) est entendu ce qui est attendu », ou

encore : « Entendre, c'est avoir à (re)connaître ce qui (nous) est dit par ce qui se dit et qu'on se dit, c'est se rappeler. » (Bergounioux 2004 : 80) Dans *Le Moyen de parler* il revient régulièrement à la ritualisation des échanges parlés où des formes d'expression se figent « dans l'entraînement de la parole circulante, la répétition et les conventions du dialogue. » (2004 : 133) Si « L'endophasie est une transposition des échanges extérieurs. » (Bergounioux 2004 : 200), elle est nécessairement soumise à la variation sociolectale et au déterminisme socioculturel. Alors que selon Vygotski, qui part de l'hypothèse que le langage intérieur procède du langage égocentrique de l'enfant, ces deux formes de langage pour soi se caractérisent sémantiquement par leur inintelligibilité, les significations des mots étant des « idiotismes, intraduisibles dans le langage extériorisé » (Vygotski 1997 : 497), le langage pour autrui, socialisé. L'expérience commune montre que la variabilité des situations et des discours auxquels chaque locuteur-auditeur est exposé, même sans être partie prenante dans la parole circulante, est favorable à l'intériorisation d'une variété de voix entendues et de façons de dire, condition de la créativité linguistique, dans un rapport de nouage entre le transindividuel et l'intersubjectif.

La double boucle, audio-phonatoire et sémiotique

Dans son questionnement de la linguistique de l'énonciation Bergounioux en vient à ce qui fait « la différence d'appréciation » dans l'activité de production et de reconnaissance interprétative des formes textuelles (formes interprétables) qu'est l'énonciation, soit la « lacune » sur « le versant sonore du langage » qu'est l'absence de la phonologie (2006 : 112). Il fait reposer le processus de reconnaissance sur la boucle audio-phonatoire et les « agencements endophasiques » (2004 : 133), alors que chez Culioli l'observation et l'analyse prennent leur départ dans les formes signifiantes et chez le locuteur-auditeur pris dans la boucle sémiotique, « à savoir la production par un sujet d'un agencement textuel tel que ce dernier soit reconnu par un autre sujet comme ayant été produit afin d'être perçu comme interprétable et, en fin de parcours, interprété d'une manière ou d'une autre. » (Culioli 1995 : 155). La variation prosodique des énoncés – geste phonique et corporel – est prise en compte dans le circuit de l'interprétation, alors que la « différence phonologique qui permet d'en définir la variation » (Bergounioux 2006 : 114) peut être considérée, chez Culioli, comme une condition.

La méthode fait jouer les possibles et les impossibles de langue, afin de subordonner le jeu des formes à une première reconnaissance phonologique. Dans sa démonstration Bergounioux donne en exemples les trois propositions suivantes : « (1) *Il faisait beau demain. (2) S'il faisait beau demain ... (3) Ah s'il faisait beau demain ! » (Bergounioux 2006 : 114), le rejet de la proposition (1) reposant dans un premier temps sur une variation phonique. Comme les appariements permettent chez Culioli de soulever un problème de reconnaissance interprétative, dans la différence, nous pourrions aligner les énoncés suivants : (1) *S'il faisait beau demain ...* (2) *Ah s'il faisait beau demain !* (3) *Il ferait beau demain (que) ...*, en nous interrogeant sur la valeur modale des marqueurs (si + imparfait, conditionnel) en fonction de la variation des formes et de leur agencement et en rapport avec des représentations et des affects liés aux catégories de l'ordre du fictif : (1) valeur fictive envisagée comme possible, (2) valeur fictive imaginée comme improbable, (3) valeur fictive envisagée comme

indifférente. La série serait à contraster avec (4) *S'il fait beau demain ...* et l'on pourrait mettre à l'épreuve le (1) *Il faisait beau demain*, avec une suite attendue, en le situant dans un espace-temps imaginé à partir de l'énoncé préconstruit *Il ne fait pas beau demain* ; nous retrouverions alors la valeur modale de l'imparfait avec un *et* d'entraînement : *Il faisait beau demain et nous partions immédiatement*, ou encore *Il faisait beau demain (que) nous serions déjà partis, mais il ne fait pas beau demain*.

Culioli, qui prenait soin, dans son séminaire oral, de mimer phoniquement, parfois aussi par la gestuelle, les énoncés examinés, n'a cessé d'en appeler à une linguistique qui intègre l'hétérogénéité qui caractérise les systèmes complexes, comme la langue, en articulant les domaines entre eux.

« (...) il faudra intégrer, par exemple le domaine de l'intonation, ou de façon plus générale, le domaine du phonique y compris les idéophones, le domaine gestuel, y compris les mimiques (tout cela est trop souvent laissé de côté comme n'appartenant, vraisemblablement, ni au lexique, ni à la grammaire). » (Culioli 1993 : 209)

C'est la condition pour appréhender ce qu'il nomme « le fait total de langage », même si en pratique et par contrainte scientifique toute analyse est réductrice.

Ainsi à la question de GB « Qu'est-ce que changerait, dans l'architecture de la Théorie des Opérations Énonciatives, la réintroduction phonologique ? » (Bergounioux 2006 : 114), je répondrai « Pas grand-chose » ; la phonologie comme système y est présente comme un présupposé de langue et la différenciation phonologique comme une condition de la reconnaissance interprétative. Ou alors, dans la perspective de l'intégration et de l'articulation des sous-domaines, il faut se tourner, en changeant de niveau d'interprétation, vers les études submorphémiques⁷, qui traitent de la valeur de ces unités minimales que sont les submorphèmes, valeur qui tient d'une part à la position d'invariant d'un submorphème dans un agrégat notionnel, d'autre part à sa valeur phonétique, acoustique et articulatoire, en référence au geste vocal qui le sous-tend. À cet égard Culioli reconnaissait l'existence et la pertinence, pour l'étude du langage, des phonosthèmes (les *phonaesthemes* de Firth, 1937) et des idéophones, dont la première théorisation est attribuée à Bolinger (1949), ou encore celle des matrices phonétiques que Guiraud (1967) repérait dans des champs morpho-sémantiques. Les éléments dont traitent les études submorphémiques sont, du point de vue fonctionnel, sensomimétiques (*sensomimetic*) et peuvent être considérés comme des idéophones équivalents à des classificateurs sensophoniques (*sensophonic classifiers*). Je renverrai seulement, dans l'actualité des recherches sur cette dimension du langage, aux travaux de Didier Bottineau, dans la perspective d'une phénoménologie cognitive, selon laquelle la cognition est incarnée (incorporée ou encorporée), ancrée (intégrée), énoncée (engagée dans l'action) (*embodied, embedded, enacted*). Dans une approche qu'il nomme cognémique (2012), il interprète sémantiquement et cognitivement certaines marques phoniques, dans des micro-systèmes morphologiques, comprises comme des opérateurs de construction du sens. La

⁷ « Son objet d'étude [de la submorphémique] est le 'submorphème', vu sous tous ses aspects : nature, structure, fonction, combinatoire, distribution, invariance et variabilité, liens avec le notionnel, la cognition, la motricité, le cratylisme, l'acquisition du langage, etc., que ce soit en synchronie, en diachronie ou en panchronie. » (Denis Philips, « Introduction », *Lexis, E-Journal in English Lexicology*, Denis Jamet dir., N°2, *Lexical*, p. 13).

parole y est définie comme une « technique cognitive », incarnée et sociale, par les interactions qui lui donnent forme, associant endophasie et exophasie⁸.

L'activité de langage intérieur/extérieur

Revenons donc à l'endophasie selon Bergounioux et à l'hypothèse « qu'il n'y a pas de différence de nature entre la parole explicite et l'endoscopie (ou plutôt l'endoacousie) de la parole intérieure et pas plus avec ce qui est au principe des deux : la *quote*. Les trois sont tout entières inscrites dans la structure d'une langue. » (2004 : 150) Je rappelle que celui-ci avance cette « nouvelle désignation [la quote] (...) pour spécifier une conduite mentale accomplie dans et par la structure d'une langue » (Bergounioux, 2004 : 24), et qu'il en fait un élément moteur du processus endophasique⁹. Alignons cette hypothèse avec la déclaration de Culioli, qu'il cite, que la langue est à la fois un intérieur et un extérieur, avec cette précision : « Mais lorsque c'est un intérieur qui passe par une extériorisation, ce n'est pas exactement le même intérieur que celui qui est véritablement votre activité interne. Le problème de la langue, c'est ça justement. » (Culioli 2005 : 109, cité par Bergounioux 2006 : 110)

Il nous faut alors revenir à la notion théorique d'*épilinguistique*, qui a été diversement interprétée, du fait notamment de l'évolution des formulations de Culioli, depuis la définition qu'il en donne dans l'article sur la formalisation en linguistique : « Le langage est une activité qui suppose, elle-même, une perpétuelle activité épilinguistique (définie comme "activité métalinguistique non consciente") » (Culioli 1968, 1999 : 19), jusqu'à l'hypothèse du *geste mental* dans l'activité de langage¹⁰. Il est advenu, par la force de la circulation de la formule dans les cercles linguistiques, que l'activité épilinguistique a été ramenée aux *gloses épilinguistiques* – qualifiées aussi de métalinguistiques –, qui manifestent la capacité à « fabriquer, je dirais presque spontanément, de la métalangue avec de la langue naturelle » (Culioli 2002 : 119), selon un mode intuitif d'aperception par le locuteur-énonciateur de son activité énonciative, avec « cette espèce de *retour* sur soi-même qui fait que l'on essaie de s'analyser en train de parler » (Culioli 2002 : 121). Le terme d'épilinguistique a été suggéré par le psycholinguiste François Bresson et Culioli dit de ce choix terminologique¹¹ qu'il s'est avéré confirmé ultérieurement par un rapprochement avec les théories épigénétiques de Courrèges, Changeux et Danchin¹². Le modèle neuronal dit darwinien de l'épigénèse par stabilisation sélective, a été étendu, de façon conjecturale, à l'activité mentale en général ; il

⁸ « La parole est une *tekhne kognitike* incarnée et sociale : un mode d'action corporelle, exécutable par l'individu, permettant la conduite d'actes idéels réflexifs (endophasie) ou disséminés (exophasie), dont l'organisation et les contenus sont élevés à la puissance collective de la communauté du fait de l'ancrage interactif des unités de base (lexique et lexies) et des protocoles combinatoires de base (morphosyntaxe, constructions). » (Bottineau 2012 : 6)

⁹ Donnons-en quelques définitions prélevées dans l'ouvrage de Gabriel Bergounioux sur l'endophasie (2004) : « Schématiquement, la quote est un élément linguistique qui recèle la valeur d'un discours dans une durée équivalant à celle d'un morphème. Sa condensation l'apparente à un *symbole lexical*, notamment aux anaphores pronominales. » (p. 24) ; « index de ce qui se dit, de ce qui est à dire (et du dicible) » (p. 165) ; « (...) la quote est l'introjection du contexte dans une séquence signifiante brève, un sténogramme, non pas un terme hors contexte ou cotexte mais un contexte et un cotexte contenus en un terme qui réalise par-là l'économie du discours qu'il *comprend* (l'ambivalence du verbe n'est pas fortuite). » (p. 176)

¹⁰ Voir la mise au point sur l'épilinguistique et le geste mental dans Ducard (2020, 2021b).

¹¹ Voir l'entretien avec Culioli (Ducard 1999, 2004).

¹² Voir Jean-Pierre Changeux et Antoine Danchin, « Apprendre par stabilisation sélective de synapses en cours de développement », *L'unité de l'homme 2. Le cerveau humain*, Seuil, Paris, 1974.

repose sur un schéma dynamique et interactif de variation-sélection, avec un générateur de diversité et un système de sélection déterminé par l'environnement. Ainsi la « perpétuelle activité épilinguistique » est identifiée à une activité non consciente de frayages et de mises en relation de formes signifiantes, à l'origine de ce que Culioli nomme *prolifération*, *foisonnement* ou *expansion*, ou encore, en anglais, *drift* – terme emprunté à Sapir – pour dire que les formes génèrent d'autres formes et d'autres significations, par dérivation et association.

« Épilinguistique renvoie au fait que notre activité de représentation et de réaction aux représentations d'autrui et de réaction à nos représentations ne cessent jamais. Il y a une activité permanente, peut-être même quand nous dormons, et “épi” signifie que ça vient là-dessus frayer des chemins. On retrouve non pas l'opposition langue / parole mais une langue parolière, si j'ose dire, une langue subjective. Je suis très frappé par le fait que les gens ont des grammaires subjectives. (...) Nous avons là tout un ensemble de phénomènes dont certains vont devenir proprement conscients, parce qu'ils vont être explicites, et les autres non. » (Culioli dans Ducard 2004 : 13)

Dans l'échange énonciatif le discours, dialogique est toujours (voir Culioli 1971), à la fois une pratique *pour soi*, avec dédoublement du sujet (boucle audio-phonatoire et conscience réflexive), et une pratique *pour autrui* (avec une réponse intériorisée, une activité en soi-même). La soustraction à autrui, qui annule la perception externe du locuteur-auditeur, redouble l'intériorité du circuit de la parole muette (je m'écoute me parler et je m'entends me dire). Cette sortie du circuit de la parole extériorisée favorise la réentrée dans l'épilinguistique :

« (...) on est par certains côtés (...) “libéré” de la contrainte de la relation à autrui, de la linéarité, du fait même qu'il y a une sanction sociale si vous êtes trop divergent par rapport à une conformité inévitable. Alors vous réfléchissez¹³ sur les représentations que vous utilisez, sans en avoir du tout conscience, vous faites des développements, des dérivations, un peu à la manière dont Deleuze et Guattari parlent de rhizomes. » (Culioli et Normand 2005 : 109-110)

Dit autrement par Bergounioux : « L'auditeur retranché des discours environnants, des perceptions et du monde n'a suspendu son écoute que pour faire bruisser sa retraite. » (Bergounioux 2004 : 94). C'est ainsi que l'introspection langagière creuse le lit de notre réflexion-méditation quand nous sommes absorbés dans une tâche d'écriture. Vygotski évoquait le fait de se dire pour soi ce qu'on a l'intention d'écrire comme d'une sorte de « brouillon mental », qui est du langage intérieur. Quand les écrivains se présentent comme des entendeurs de voix, comme Ray Bradbury¹⁴ affirmant que « Tous les écrivains entendent

¹³ Interpellé par Claudine Normand sur l'emploi du verbe « réfléchir », qui semble contredire le caractère non conscient de l'activité, Culioli dit l'utiliser pour signifier que « ça tourne dans nos têtes ».

¹⁴ Ray Bradbury, “The art of fiction”, *The Paris Review* n° 192, printemps 2010 (cité dans Ferneyhough 2021 : 227) : “On se réveille le matin avec elles, et quand elles atteignent un certain niveau on se lève d'un bond pour essayer de les attraper avant qu'elles ne s'échappent. » (*Ibid.*). Ferneyhough cite aussi une déclaration de

des voix. », c'est le plus souvent en évoquant des voix-personnages, alors que dans le cas d'hallucination acoustico-verbale il s'agit de voix-personnelles. C'est à une autre expérience du langage que renvoie le poète André Du Bouchet, interrogé sur son activité de création, dans la solitude : « Pour écrire on s'absente de la compagnie dans le moment où l'on écrit. De même que le lecteur. (...) Les mots ont une présence comparable à celle de quelqu'un avec qui l'on parle. » (Du Bouchet 2016 : 39) De l'auteur-lecteur qui converse intérieurement avec les mots on glisse à l'auteur-lecteur à l'écoute des mots qui se conversent – emploi pronominalisé attesté, sur le modèle de *se dire* et *se parler* –, avec cette auto-observation de l'écrivain John Berger disant que lorsqu'il se met à sa table de travail pour écrire il « prête l'oreille » aux « palabres » que les mots tiennent entre eux.

Le langage intérieur et le champ de la conscience

L'endophasie – parole intérieure ou discours intérieur¹⁵ – ne recouvre pas tout ce que veut signifier le syntagme langage intérieur mais la réflexion sur l'endophasie comme celle, plus vaste, sur le langage intérieur, comprend la question de la conscience et de ses degrés. Vygotski conclut son chapitre sur « Pensée et mot » en ouvrant des perspectives sur le « problème plus général : celui du mot et de la conscience » (1997 : 499). Du mot qui est dans la conscience, il dit que « C'est l'expression la plus directe de la nature historique de la conscience humaine », et il finit par cette formule : « Le mot doué de sens est un microcosme de la conscience humaine. » (Vygotski 1997 : 500). Rappelons que Saussure identifie le sujet parlant à la conscience de la langue – il emploie aussi les expressions de subconscience, demi-conscience, conscience latente et d'inconscience (Arrivé 2012) –, et que dans la topique freudienne le préconscient est qualifié par Lacan de « bavardage par lequel nous nous articulons en nous-mêmes » (1986 : 76), formulation qui m'évoque ce que dit Bergounioux de la quote : « L'endophasie, c'est l'autre au-dedans de soi dont le discours a la *quote* pour motif, à la fois cause et configuration de l'explication infinie de l'auditeur à lui-même (et avec lui-même). » (2004 : 151)

Par ailleurs l'opposition entre interne et externe ne coïncide pas avec celle établie entre non-conscient et conscient. Nous sommes conscients du « discours du for », comme le nomme Bergounioux, quand nous nous livrons à un discours muet de rumination ou de délibération, d'interpellation ou d'admonestation, d'altercation, de remémoration ou d'anticipation, de répétition (au sens de répéter un rôle ou un acte), de récitation, etc., formes (re)nommées par certains psychologues comme des formes d'*inner speaking*, qualification alors préférée à *inner speech*, et qui est la contrepartie muette de l'*external speaking*, dont il garderait les caractéristiques (Alderson-Day et Fernyhough 2015)¹⁶. Le « discours forain » de

Jeanette Winterson : « L'écrivain doit savoir écouter. Personnellement, il faut que je puisse entendre ce que me disent les voix que j'entends. L'asile de fous est voisin de la créativité – et je m'aperçois souvent que les gens me regardent bizarrement quand je parle tout haut, mais il n'y a pas d'autre manière de faire. » (*Lighthousekeeping*, Harcourt Books, cité dans Fernyhough 2021 : 248).

¹⁵ Les deux syntagmes de « discours intérieur » et « parole intérieure » sont employés de manière équivalente. L'anglais *inner speech* est le plus souvent traduit par « discours intérieur », dans certains contextes nous utiliserons le syntagme « parole intérieure », qui souligne le caractère subjectif du phénomène.

¹⁶ Alderson-Day et Fernyhough font référence aux travaux de Hurlburt *et al.* (2013), qui “note several key features of the phenomenon: individuals typically apprehend themselves to be speaking meaningfully in the absence of vocalizations; these experiences are generally in the person's own voice, with its characteristic

son côté, comme les conversations ambiantes, peut échapper au champ de notre conscience immédiate, alors qu'une parole venue de plus loin éveille soudainement notre attention. De même ce qui est non-dit et sous-entendu dans un jeu de mot ou trait d'esprit, un lapsus, une équivoque et bien d'autres figures de pensée doit accéder à la conscience pour en saisir le sens et les effets.

La connaissance empirique de l'empreinte mentale du langage est évidente dans l'expérience commune des mots et paroles oubliés et retrouvés, ou de l'échappée d'une parole entendue ou dite qui nous revient et s'invite dans un autre contexte, parfois lointain de celui d'origine. Les jeux inconscients du signifiant et de ses effets de sens, par déplacement, substitution, condensation, déformation et invention, ont largement été décrits et analysés dans la littérature psychanalytique, à travers les récits de rêves et les vignettes cliniques. La psychiatrie a diversement décrit et expliqué les manifestations du langage intérieur, en rapport avec les hallucinations acoustico-verbales (Tevisse 2003 et 2004 ; Feys 2022). De nombreuses études ont porté sur les transpositions littéraires de la parole intérieure (Rabatel 2001, Puech 2001)¹⁷, par ailleurs présente tout du long de l'histoire de la philosophie du langage (Panacio 1999), en y incluant la théologie et la mystique. Il resterait à s'intéresser de plus près à la littérature scientifique en psychologie et neuropsychologie, qui a connu des avancées significatives, notamment grâce à la neuroimagerie, dans l'appréhension de l'activité interne de langage, sous les noms de *inner speech*, *inner speaking*, *inner hearing*, *covert speech*, parfois associée à des phénomènes comme le *private speech*, la *verbal working memory*, l'*auditory imagery* ou le *mind-wandering*.

Les résultats des travaux et les théorisations diffèrent selon les présupposés, les objectifs et les dispositifs d'expérimentation, ils peuvent s'opposer ou parfois se contredire et plusieurs modèles ont été proposés. Je renverrai ici au *multicomponent model of inner speech* de Alderson-Day et Fernyhough (2015), ce dernier se référant aux thèses de Vygotski, et au modèle neurobiologique HOLISTIC (Higher Order Language and Inner Speech to "I" Consciousness) de Skipper (2022). Les deux reposent, outre sur les expérimentations conduites dans les laboratoires des auteurs, sur une vaste revue de la littérature scientifique et sur une méta-analyse des publications. Le second est particulièrement intéressant pour la linguistique en ce qu'il repose sur l'hypothèse, basée sur des travaux en neurobiologie, que le langage, plus spécifiquement le langage intérieur, génère et soutient le processus de la conscience d'ordre supérieur. De plus il met en relation les centres de production du langage intérieur avec des réseaux périphériques constituant une dynamique en grande partie inconsciente, à l'origine de qualités affectives par activation de représentations sensori-motrices et émotionnelles, et en intégrant des réponses contextuelles correspondant à la situation.

rhythm, pacing, tone, and so forth; the utterances are similar in form to external speaking, and bear the same potential emotional weight; inner speaking is generally in complete sentences, uses the same kinds of words as external speech, and can be addressed either to the self or to another; and the phenomenon is apprehended as being actively produced rather than passively heard." (*op. cit.* : 941)

¹⁷¹⁷ Il convient ici de signaler la thèse de Chaobin Huang, *Sujet, sens, expressivité du langage intérieur. Études énonciatives de l'écriture littéraire de la conscience (François Mauriac, Nathalie Sarraute, Samuel Beckett)*, dirigée par Marie-Christine Lala et soutenue le 17 juin 2021, Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3.

Le psychologue canadien Alain Morin (2009) a développé cette idée que la parole intérieure joue un rôle central dans la conscience de soi¹⁸, en assurant une fonction de médiation entre le monde interne (interoceptif, proprioceptif, cognitif et affectif) et le monde externe (extéroceptif, interactif). Il imagine l'existence d'une drogue qui bloquerait le monologue intérieur, rendant impossible la parole à soi-même, et il se demande ce qui se passerait et à quoi ressemblerait cet état mental. Il évoque, par analogie, des cas de dommage cérébral affectant le langage, dans sa totalité, et il cite le témoignage d'un psychologue ayant perdu la capacité de parler aux autres et à soi-même. Celui-ci, qui a pu récupérer l'usage de la parole et de l'écriture, a rapporté la grande difficulté qu'il avait ressentie à penser le futur et à anticiper. "I simply existed" dit-il des quatre ou cinq semaines vécues qui ont suivi son hospitalisation.

Questions de méthode

Bergounioux a largement contribué à faire connaître le vaste champ de connaissance de cet autre versant du langage et la lecture de ses publications (Bergounioux 2001a, 2001b, 2004, 2006, 2010, 2022) sont des invitations faites au « linguiste-pas seulement » à s'y ressourcer. Mais que peut faire le « linguiste-linguiste » ? « Le dernier mot », qui clôt *Le Moyen de parler*, est pour en appeler à « l'obtention de corpus où transparait le discours latent à partir des inflexions qu'il produit sur l'expression. » (2004 : 228), avec l'objectif scientifique d'avoir des « preuves empiriques », en répondant aux conditions d'extériorité et de contrôle des procédures d'observation et d'analyse. Il annonce la construction de protocoles pour saisir les interférences d'un plan du discours à l'autre. Il a ainsi participé, depuis 2014, à l'élaboration du protocole de recherche expérimenté dans le programme de recherche interdisciplinaire *Monologuer*¹⁹, coordonné par Stéphanie Smadja, et nommé Protocole 2R (Représentations et Restitutions du langage intérieur) (Smadja 2018). Comme tout protocole expérimental qui vise à constituer un corpus d'étude celui-ci comporte des biais.

Les deux principales approches indirectes de discours intérieur (*inner speech*) en psychologie sont d'une part la demande de restitution de ses occurrences par un questionnaire, portant sur la fréquence, la dépendance au contexte, les caractéristiques phénoménologiques, par exemple le VISQ (Varieties of Inner Speech Questionnaire) ; d'autre part les méthodes d'échantillonnage, où l'on demande aux sujets de rapporter le contenu de leur expérience à des moments ponctuels, au cours d'une période définie, au moyen d'alertes aléatoires (*bipper*), c'est le cas du DES (Descriptive Experience Sampling), mise au point par Russ Hurlburt (2001), en français É.D.E.S., « échantillonnage descriptif d'expérience subjective ». Cette méthode comprend une phase d'apprentissage et combine prise de notes instantanées et, ultérieurement, un entretien d'exposition plus détaillé. Il existe des variantes, comme celle qui implique des jugements métalinguistiques sur certains mots (rimes, nombre de syllabes, place de l'accent pour l'anglais, ...), ou des méthodes de double-tâche (*Dual-Task*) qui font interférer le discours intérieur avec une tâche effectuée simultanément. Toutes ces méthodes

¹⁸ Voir son éditorial dans la *Science and Consciousness Review*: "Inner speech and conscious experience - Talking to ourselves is important in developing a sense of self", SCR, 2003 Avril, No. 3: <http://sci-con.org/editorials/20030403.html>

¹⁹ <https://cerilac.univ-paris-diderot.fr/monologuer>

ont fait l'objet d'études critiques et, comme le disent Alderson-Day et Fernyhough dans la présentation de leur modèle multicomposant, la réalité du phénomène est beaucoup plus riche et complexe que ce qu'en formalisent les conceptualisations issues des travaux de laboratoire²⁰.

De son côté Culioli insiste sur le fait que l'épilinguistique déborde toujours le métalinguistique²¹. La prolifération, la porosité entre les notions et la déformabilité qui fait passer d'un sens à l'autre, sont d'ordre langagier avant d'être linguistique, c'est l'épilinguistique « comme, véritablement, une activité permanente dont nous n'avons pas conscience et qui nous fournit ses représentations qui s'entrecroisent, s'entrechoquent, etc. et qui vont faire que vous avez parfois de ces sens ! » (Culioli et Normand 2005 : 111)²². Et il dit que ce processus « ressemble un peu à ce que Vygotsky appelait le "langage intérieur" » (*Ibid.* : 112). Dans son activité métalinguistique de linguiste il essaie ainsi de capter la « diffraction » du langagier dans le linguistique.

Alors que peut faire le linguiste de l'énonciation ? Il peut s'emparer de notes ou de textes issus des essais de restitution de la parole intérieure pour constituer un corpus d'étude, ce qui pose en premier lieu le problème du contexte d'énonciation et du type de situation, soit les conditions expérimentales de la notation, ou, pour le dire dans les termes de Bergounioux, de la contextualisation de l'environnement spécifique à l'expérimentation. Ce qui signifie que la parole intérieure doit être resitué dans le cours d'énonciation de la notation, dans l'après-coup de l'élaboration secondaire d'une expérience de langage intime – tout comme un récit de rêve –, que l'analyste lui-même reconstruit à partir des traces écrites. Nous pouvons aussi nous tourner vers les esquisses et « avant-textes » étudiés par la critique génétique. Almuth Grésillon avait proposé une analyse de l'avant-texte programmatique de *La Bête humaine* (Zola), comme « Langage de l'ébauche : parole intérieure extériorisée » (2002)²³, mais c'est un cas qui s'apparente, par certains aspects, à ce qu'on appelle *private speech*, dans sa fonction d'accompagnement et de guidage d'une tâche, au présent ou à venir.

Pister la parole intérieure

Ce qui retenait avant tout l'attention de Culioli était la parole courante, dans l'échange oral, celle qui avance en tâtonnant, au fil des mots, entre le vouloir-dire et le dire, dans une langue qu'il nomme « langue subjective », parfois surprenante par la création verbale, comme les « métaphores spontanées » entendue dans la campagne corse (Culioli et Normand 2005 :

²⁰ “One implication of a multicomponent view of inner speech is that everyday instances of the phenomenon are likely to be richer and more complex than conceptualizations of inner speech in typical laboratory studies, which have mostly drawn on a Watsonian view of verbal thinking as overt speech without articulation.” (Alderson-Day et Fernyhough 2015 : 952)

²¹ « Le travail métalinguistique n'épuisera pas l'activité épilinguistique, ni la variété des langues et leur singularité, ni la diversité des textes (...). » (Culioli, 2001 : 118)

²² Culioli, à titre d'exemple, fait référence à une étude de l'adverbe *takha* (τάχα) en grec moderne : « De “vite” à “peut-être” et “faire comme si” », *Cahiers de Linguistique de l'Inalco, Mots du discours*, 2001-2002/4.

²³ Almuth Grésillon généralise son propos en disant que « l'énoncé manuscrit serait un acte de langage impliquant deux instances parlantes (le scripteur et le lecteur), qui reflètent le dédoublement du sujet-auteur et matérialisent le dialogue intérieur sous forme d'auto-injonctions, de questions-réponses, de retour réflexif et évaluatif, de commentaire, de réfutation, etc. » (*op. cit.* : 32)

182)²⁴. Culioli dit de la parole qui cherche ses mots qu'elle est une sorte de *fumbling*, mot anglais pour fouiller, farfouiller, bafouiller. L'attention du linguiste de l'énonciation pourrait être de suivre le cheminement de la parole en cours de formation (*Gestaltung*), qui est une activité interne/externe, avec ses obstacles, ses tours, détours, retours et ses arrêts, pour reprendre des termes propres à la représentation spatiale de l'activité de langage chez Culioli. L'observation doit ainsi plus particulièrement se porter sur les marqueurs – que je nomme épimétalinguistiques –, qui sont des traces perceptibles du *fumbling*²⁵.

La question de ce qui est latent dans le cours d'un discours pour soi et pour autrui – « Notre discours comporte toujours une arrière-pensée, un sens latent. » (Vygotski 1997 : 493) – devient alors celle de l'accès à la conscience linguistique des formes du dicible (*lekton*), du signifiable (*complexe significabile*), de l'énonçable (*complexe enuntiatibile*), au sein de ce « vide-en-attente-de », expression utilisée par Culioli pour désigner la *khōra* platonicienne, lieu de passage du corporel au symbolique, à laquelle il se réfère par analogie à ce qu'il qualifie de « chaos épilinguistique », l'entre-deux du langagier et du linguistique. En cela je rejoindrai l'approche phénoménologique du philosophe du langage Tomáš Koblížek (2021), qui vise l'expérience de la langue telle qu'elle est *expérimentée* par le sujet parlant, ce qu'il nomme la « conscience interne de la langue ». Ce que je rapprocherai, en faisant un saut épistémologique, de la réflexion des psychologues Alderson-Day et Fernyhough qui, au terme de leur revue de la littérature scientifique, s'interrogent sur le but ou l'utilité première (“*purpose*” dans le texte) du discours intérieur. Ils renvoient à des travaux²⁶ qui considèrent, dans une perspective évolutionniste, le langage intérieur comme une exaptation²⁷, c'est-à-dire une fonction dérivée du langage extériorisé, ce qui en ferait une exaptation par cooption ou coaptation. S'appuyant sur cette thèse ils avancent l'idée que la fonction initiale du discours intérieur n'était pas tant en lien avec l'activité cognitive générale qu'avec le discours manifeste, venant en soutien de celui-ci, en permettant la représentation phonologique interne et la planification de la parole : “In this sense, much of what we know of inner speech could illustrate its significance as an exaptation: as a motor-based linguistic tool that has by chance created an inner life.” (Alderson-Day et Fernyhough 2015 : 957)

Références bibliographiques

Alderson-Day Ben and Fernyhough Charles (2015), “Inner Speech: Development, Cognitive Functions, Phenomenology, and Neurobiology”, *Psychological Bulletin*, 2015, Vol. 141, No. 5, 931–965.

Arrivé Michel (2012), « “Conscience de la langue” et inconscient chez Ferdinand de Saussure », dans *La Célibataire*, 107-124. <halshs-00723355>

²⁴ Culioli dit avoir apprécié l'ouvrage de Johnson et Lakoff sur les métaphores (*Les métaphores dans la vie quotidienne*, 1985 pour la traduction française), tout en étant réservé sur l'emploi qui y est fait de la notion de métaphore. Il donne des exemples d'expressions entendues dans son village corse.

²⁵ Voir notre étude du marqueur *en quelque sorte* (Ducard 2012).

²⁶ Les auteurs renvoient à Agnati, L. F., Barlow, P., Ghidoni, R., Borroto-Escuela, D. O., Guidolin, D., & Fuxe, K. (2012), “Possible genetic and epigenetic links between human inner speech, schizophrenia and altruism”, *Brain Research*, 1476, 38–57. <http://dx.doi.org/10.1016/j.brainres.2012.02.074>

²⁷ Voir Gould, S., & Vrba, E. (1982), “Exaptation: A missing term in the science of form”. *Paleobiology*, 8, 4–15.

- Bergounioux Gabriel (2001a), « Endophasie et linguistique », *Langue française*, n°132, *La parole intérieure*, 106-124. [En ligne] https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_2001_num_132_1_6318
- Bergounioux Gabriel (2001b), « Esquisse d'une histoire négative de l'endophasie », *Langue française*, n°132, *La parole intérieure*, 3-25. [En ligne] https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_2001_num_132_1_6312
- Bergounioux Gabriel (2004), *Les Moyens de parler*, Paris, Verdier, 2004.
- Bergounioux Gabriel (2006), « L'endophasie dans la théorie des opérations énonciatives », *Antoine Culioli. Un homme dans le langage*, Paris, Ophrys, 2006, 101-116.
- Bergounioux Gabriel (2010), « Les trois sources de la théorie de l'endophasie: phonologie, psychologie et clinique », *Histoire Épistémologie Langage*, tome 32, fascicule 2, *Sciences du langage et psychologie à la charnière des 19e et 20e siècles*, 9-22. [En ligne] https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_2010_num_32_2_3184
- Bergounioux Gabriel (2022), « La parole intérieure en littérature. Dujardin entre psychologie et symbolisme », Congrès Mondial de Linguistique Française - CMLF 2022, SHS Web of Conferences 138, 05005. [En ligne] <https://doi.org/10.1051/shsconf/202213805005>
- Bolinger D. (1949), « The Sign Is Not Arbitrary », *Boletín del Instituto Caro y Cuervo*, 5, 52-62.
- Bottineau Didier (2012), « Submorphémique et corporéité cognitive », *Miranda 7*, [En ligne] <http://journals.openedition.org/miranda/5350>
- Culioli Antoine (1971), « Un linguiste devant la critique littéraire », *Cahiers de la Faculté des Lettres de l'Université de Clermont-Ferrand*, Clermont-Ferrand, 61-79.
- Culioli Antoine (1980), « Rapport sur un rapport (1) », *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Actes de la table ronde tenue à Lille les 16 et 17 mars 1979, présenté par André Joly, Presses Universitaires de Lille, 37-47.
- Culioli Antoine (1985), *Notes du séminaire de DEA 1983-1984* (Université de Paris 7, département de Recherches linguistiques, Poitiers.
- Culioli Antoine (1993), Intervention à la Table ronde, *Contributions à l'École d'été de la Société Suisse de Linguistique*, Lüdi Georges et Zuber Claude-Anne, eds, Sion, 6-10 septembre 1993, ARBA 3. En ligne : <https://emono.unibas.ch/catalog/book/33>
- Culioli Antoine (1995), « En guise de clôture », *Langage et sciences humaines : propos croisés*, Stéphane Robert éd., Peter Lang, 1995, 145-160.
- Culioli Antoine (1999), « La formalisation en linguistique » (1968), *Pour une linguistique de l'énonciation. Formalisation et opérations de repérage*, Tome 2. Paris : Ophrys, 17-29.
- Culioli Antoine (2001), « J'allais me laisser faire, peut-être ! », *De la syntaxe à la narratologie énonciative*, Paris, Ophrys, 107-118.
- Culioli Antoine (2002), *Variations sur la linguistique. Entretiens avec Frédéric Fau*, Paris, Klincksieck.
- Culioli Antoine et Dominique Ducard (2012), « Un témoin étonné du langage », *Espace théorique du langage. Des parallèles flous*, Cl. Normand, E. Sofia dir., academia, Bruxelles, 129-172.
- Du Bouchet André (2016), *Entretiens avec Alain Veinstein*, Paris, L'Atelier contemporain & Institut National de l'Audiovisuel.

- Ducard Dominique (2004), « De l'énonciation à la "grammaire subjective". Entretien avec Antoine Culioli », in Dominique Ducard, *Entre grammaire et sens*, Paris, Ophrys, 2004, 7-20.
- Ducard Dominique (2012), « Comment le dire. À propos d'ajustement, en quelque sorte », *Tranel* 56, *L'énonciation et les voies du discours*, J. Longhi éd., Neuchâtel, 43-60.
- Ducard Dominique éd. (2018), *Représentations et opérations dans le langage : Saussure, Bally, Guillaume, Benveniste, Culioli, Histoire Épistémologie Langage*, SHESL/EDP Sciences, , 40 (1).
- En ligne : <https://www.hel-journal.org/articles/hel/abs/2018/01/hel180007/hel180007.html>
- Ducard Dominique (2020b), « Note sur le geste mental », *L'Information grammaticale* n° 164, janvier 2020, Peter Lang, 19-23.
- Ducard Dominique (2021), « De l'épi-métalinguistique à l'épilangagier : conscience et inconscience de la langue », *Épilinguistique, métalinguistique. Discussions théoriques et applications didactiques*, Lionel Dufaye et Lucie Gournay dir., Limoges, Lambert Lucas, 83-98.
- Engler Rudoph (1968, 1989), Ferdinand de Saussure, *Cours de linguistique générale*, éd. Critique, Wiesbaden, Otto Harassowitz.
- Fernyhough Charles (2021), *Le dialogue intérieur. Qui parle en nous ?*, Paris, Albin Michel.
- Feys Jean-Louis (2022), « L'importance du discours intérieur dans la sémiologie psychiatrique », *Evol psychiatr.* 87 (2), 259-270.
- Firth J. (1937), *The Tongues of Men & Speech*, London, Oxford University Press.
- Green André (2011), *Du signe au discours. Psychanalyse et théories du langage*, Paris, Les Éditions d'Ithaque.
- Grésillon Almuth (2002), « Langage de l'ébauche : parole intérieure extériorisée », *Langages*, n°147, *Processus d'écriture et marques linguistiques*, 19-38. [En ligne] https://www.persee.fr/doc/lgge_0458-726x_2002_num_36_147_2410
- Guiraud P. (1967) *Structures étymologiques du lexique français*, Paris, Payot.
- Hurlburt R. T. et Heavey C. L. (2001), "Telling what we know: Describing inner experience?", *Trends in Cognitive Sciences*, vol. 5.
- Ildefonse Frédérique (2019), « Retour sur la terminologie stoïcienne de la signification », *Methodos*, 19 | 2019. En ligne : <http://journals.openedition.org/methodos/5579>
- Lacan Jacques (1986), *Le séminaire, livre VII, L'éthique de la psychanalyse (1959-1960)*, Paris, Seuil.
- Morin Alain (2009), "Inner speech and consciousness", In W. Banks (Ed.), *Encyclopedia of Consciousness*, Amsterdam, the Netherlands, Elsevier.
- Panaccio C. (1999), *Le discours intérieur de Platon à Guillaume d'Ockham*, Paris, Seuil.
- Puech, Christian, 2001. « Langage intérieur et ontologie linguistique à la fin du XIXe siècle », *Langue française* n°132, *La parole intérieure*, 26-47.
- Rabatel Alain (2001), *Les représentations de la parole intérieure*, *Langue française*, n°132, *La parole intérieure*, 72-95. [En ligne] https://www.persee.fr/doc/lfr_0023-8368_2001_num_132_1_6316
- Saussure de Ferdinand (1993), *Troisième cours de linguistique générale (1910-1911), d'après les cahiers d'Émile Constantin*, Oxford-New-York-Séoul-Tokyo.
- Saussure de Ferdinand (2002), *Écrits de linguistique générale*, Bouquet, Simon et Engler, Rudolf (éd.), Paris, Gallimard.

Skipper Jeremy I. (2022), “A voice without a mouth no more: The neurobiology of language and consciousness”, *Neuroscience and Biobehavioral Reviews* 140 (2022) 104772.

Smadja Stéphanie (2018), « Le langage intérieur : un nouveau protocole d'enquête. Fait linguistique et fait endophasique », *Épistémocritique. Revue de littérature et savoirs*, Volume 18, *Langage intérieur, Espaces intérieurs*. [En ligne] : <https://epistemocritique.org/investigating-inner-speech-a-new-protocole-linguistic-and-inner-speech-fact-le-langage-interieur-un-nouveau-protocole-denquete-fait-linguistique-et-fait-endophasique/>

Tevisse Rémi (2003), « Hallucinations psychiques verbales et langage intérieur dans la psychiatrie française I. De l'aliénation de la pensée à l'automatisme mental », *Psychiatr Sci Hum Neurosci* 1, 38–49. [En ligne] <https://doi-org.ezproxy.u-pec.fr/10.1007/BF03005192>

Tevisse Rémi (2004), « Hallucinations psychiques verbales et langage intérieur dans la psychiatrie française. II. Organo-dynamisme et psychanalyse », *Psychiatr Sci Hum Neurosci* 2, 43–54. [En ligne] <https://doi-org.ezproxy.u-pec.fr/10.1007/BF03006804>

Vygotski, L. S. (1997), *Pensée et langage*, traduction française de Françoise Sève, Paris, La Dispute.

Vygotsky, L. S. (1934/1987), *Thinking and speech. The collected works of Lev Vygotsky* (Vol. 1), New York, NY: Plenum Press.